



HAL
open science

“ L’imagination thérapeutique dans De la passion de l’amour (1782) ”

Charline Granger

► To cite this version:

Charline Granger. “ L’imagination thérapeutique dans De la passion de l’amour (1782) ”. Les remèdes à l’amour de l’Antiquité au XVIIIe siècle, Classiques Garnier, pp.201-218, 2023, 978-2-406-14743-5. <10.48611/isbn.978-2-406-14743-5.p.0201>. <hal-04345030>

HAL Id: hal-04345030

<https://hal.science/hal-04345030v1>

Submitted on 14 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'imagination thérapeutique dans *De la passion de l'amour* (1782).

Soigner le mal par le mal.

« Ses cheveux sont sans poudre, bouclés au hasard ; elle est vêtue d'une robe blanche ; elle tient un bouquet à la main ; sa marche est inégale ; elle s'arrête, elle soupire, & va s'asseoir, en silence, sur le banc, le visage tourné vers la grille¹ » : telle apparaît Nina aux yeux des spectateurs lorsqu'elle fait son entrée sur la scène de la Comédie-Italienne, où est créé en 1786 *Nina ou la folle par amour*, de Marsollier des Vivetières et de Dalayrac. Cette comédie mêlée d'ariettes rencontre auprès du public un succès retentissant. Ce succès s'explique en grande partie par le goût des contemporains pour le spectacle de la folie, au point qu'ils s'arrachent éventails et médaillons à l'effigie de l'héroïne de la pièce, et que la mode est alors aux coiffures et aux manteaux « à la Nina ». C'est que le désordre de la tenue, dans ce personnage, est le reflet d'un dérangement mental : l'amour extrême et la souffrance causée par l'absence de l'amant se manifestent dans le trouble de son comportement, dans l'altération de ses traits, dans la confusion de son habit. L'image de Germeuil, dont elle attend indéfiniment le retour, s'est imprimée à jamais dans le cerveau de la jeune femme ; elle en est littéralement sidérée, comme le spectateur est sidéré, en retour, par l'image de Nina, si visiblement malade d'amour.

À une époque où le tableau de la démence amoureuse fascine le public friand de passions paroxystiques, l'image frappante, voire spectaculaire, joue un rôle essentiel non seulement dans la représentation de l'amour passionnel, mais aussi dans sa guérison, puisque c'est le baiser que lui donne Germeuil, trace d'un souvenir heureux alors réactivé, qui la ramène à la raison. Un premier choc l'avait plongée dans la folie ; un second l'en extirpe en ébranlant violemment son imagination. C'est en tout cas selon cette représentation physiologique d'ébranlement nerveux qu'est interprétée, dans la seconde partie du XVIII^e siècle, la maladie d'amour. La remise en cause de la médecine classique des humeurs et le développement de la médecine fibrillaire² conduisent les médecins à repenser le statut de la mélancolie érotique : pathologie à la jonction de l'esprit et du corps, elle met principalement en jeu l'imagination, qui ne saurait être guérie ni par des remèdes moraux, tels que les réflexions philosophiques ou les préceptes religieux, ni exclusivement par des remèdes physiques, tels que les saignées, les tisanes ou les bains, qui peuvent au mieux apporter un calme temporaire à l'esprit du malade.

Nous voudrions ici explorer la place qu'acquiert au XVIII^e siècle l'imagination dans le cadre d'une thérapie des passions amoureuses, en nous intéressant à un texte s'apparentant à un traité de médecine et de morale de l'amour paru en 1782 à Paris et dont l'auteur, un certain J. F, « médecin anglais », est resté anonyme : *De la passion de l'amour*, initialement paru chez Costard sous le titre *Des causes et des remèdes de l'amour considéré comme maladie* en 1773³. Ce petit traité de

¹ Nicolas Dalayrac et Benoît-Joseph Marsollier des Vivetières, *Nina ou la folle par amour*, Paris, Brunet, 1786, p. 12.

² D'après le modèle physiologique fibrillaire, mis à l'honneur par l'école de Montpellier dès les années 1760, la tension à l'œuvre dans les réactions nerveuses et dans la mise en branle des muscles, par le biais des élongations et raccourcissements successifs des fibrilles, devient la condition de la sensibilité et de la vie.

³ Je dois à Stéphanie Loubère la référence de cette première édition : qu'elle soit ici chaleureusement remerciée.

didactique érotique, qui n'a jusqu'à présent fait l'objet d'aucune étude critique à notre connaissance, s'inscrit dans la myriade de textes qui partagent avec l'*Ars amatoria* le projet d'élaborer un système de l'amour et d'en faire la matière d'une connaissance, à la fois spéculative et pratique¹. L'auteur s'y réapproprie les deux principes développés par Ovide d'après lesquels l'amour obsessionnel se traite par son contraire, mais aussi par son semblable grâce à une reconfiguration de l'imagination, afin d'annuler l'effet de la passion. Quoique J. F. récuse ouvertement les remèdes proposés par le poète latin, et en particulier celui qui consiste pour l'amant à modifier par un exercice de la volonté l'image qu'il a de la femme aimée, la thérapie qu'il expose doit paradoxalement beaucoup aux facultés qu'Ovide reconnaît à l'imagination. En combinant traitement par les contraires et traitement par les semblables, combinaison en germe chez Ovide, il attribue à la faculté imaginative une focalisation et une capacité à créer des images mentales qui lui permettent de se réguler, de s'équilibrer et, par conséquent, d'atténuer voire d'annihiler la souffrance de l'amant.

La relecture paradoxale d'Ovide faite par ce « médecin anglais », qui n'est peut-être ni anglais ni médecin, pourrait s'interpréter comme une entreprise entièrement parodique. Pourtant, à la lumière de la médecine du XVIII^e siècle, elle nous conduira à nous interroger sur le rôle que joue l'imagination thérapeutique dans la détermination et la distinction de champs disciplinaires potentiellement concurrents en matière de remèdes à la passion : le traitement de la folie amoureuse par la poésie et la littérature, d'une part, et les thérapies scientifiques, d'autre part. En montrant comment il faut frapper l'imagination du patient, J. F. cherche à frapper l'imagination du lecteur par l'exposition de ses remèdes ; ce faisant, il ménage au traitement de cette maladie à part un champ singulier, sorte de troisième voie creusée dans un espace théorique hybride, où il tente de concilier les apports de la littérature et de la médecine. Les riches influences, certes parfois mises à distance, des théories mécanistes et sensualistes, mais aussi des *Remedia amoris* d'Ovide lui permettent ainsi de jeter une lumière nouvelle sur les pouvoirs de l'imagination, qui mettent à mal la liberté du sujet individuel ainsi que sa capacité à s'auto-déterminer et à se soustraire à l'empire de l'amour mais ne les réduisent pas à néant, bien au contraire.

*

Contre Ovide... et avec lui

En décembre 1782, le *Mercure de France* rend compte de la parution de *De la passion de l'amour, de ses causes & des remèdes qu'il y faut apporter en la considérant comme maladie*. Le journaliste souligne l'originalité de la démarche de l'auteur, qui aurait « pris un sentier moins battu² » que les poètes et philosophes de l'amour en choisissant de mêler « la physique, la morale & la métaphysique³ ». En effet, J. F. congédie d'abord les thérapies naturelles et pharmaceutiques d'inspiration hippocratique-galénique car selon lui, la passion n'est pas le fait d'un tempérament qui y serait plus propice qu'un autre : « l'amour ne réside point dans le flegme, la mélancolie, la colere, ni dans telle autre humeur qu'on puisse évacuer par le moyen des cathartiques, des

¹ Voir Stéphanie Loubère, « *L'art d'aimer* » au siècle des Lumières, Oxford, Voltaire Foundation, 2007, p. 7-8.

² *Mercure de France*, 7 décembre 1782, Paris, Panckoucke, p. 118.

³ *Ibid.*, p. 126.

diurétiques, des sudorifiques¹ », parce que « [l]e nouveau sang ne change point la contexture des fibres du cerveau ni du cœur, & par conséquent l'impression de l'objet est toujours la même² ». L'auteur se tourne ensuite vers les remèdes moraux : pour son investigation, il s'appuie sur Ovide, auquel il reconnaît une autorité certaine puisqu'il l'érige en « maître consommé dans ces matières³ ». Traitant l'auteur latin non pas du tout comme un poète lyrique mais comme un moraliste scrupuleux, il prend très au sérieux ses arguments, qu'il passe alors au crible et récuse successivement. Si « résister à sa passion dès le commencement⁴ » peut constituer un remède, cette parade n'aurait d'efficacité que lorsque l'amour n'en est qu'à ses débuts et que le mal n'a pas encore pris racine : autrement dit, elle ne saurait guérir la passion. Quant à l'idée selon laquelle il faut que le sujet amoureux fixe son attention sur d'autres objets et s'occupe à des activités qui le tiennent loin de toute oisiveté⁵, il s'avère, selon J. F., que les affaires et autres occupations n'empêchent pas d'être amoureux, surtout lorsque la passion est forte. Le troisième remède ovidien qu'examine l'auteur est celui qui nous intéressera le plus ici : il réside dans la représentation mentale, par l'amoureux, des défauts de la personne aimée⁶. Là encore, J. F. fait le constat d'un échec de la thérapie. Deux cas de figure peuvent, selon lui, se présenter : soit la maîtresse a réellement des défauts, auquel cas le remède peut fonctionner uniquement si la passion est faible et les défauts considérables ; soit la maîtresse n'a que peu de défauts ou bien des défauts qui ne dérangent pas l'amant, auquel cas ce conseil du poète latin est parfaitement « extravagant[t]⁷ ». Non que les amants ne s'illusionnent pas, d'après l'auteur. Ils se trompent bel et bien, mais dans l'autre sens : non pour enlaidir un objet qu'ils trouvent beau mais pour embellir un objet médiocre. Pour celui qui se présente comme un médecin anglais, fort éloigné des considérations d'un poète romain, c'est justement parce que les images représentant les perfections de la femme aimée sont trop fortes et trop prégnantes qu'il n'est possible ni de les effacer, ni de les remplacer par les images contraires. Plaçant les recommandations d'Ovide quasiment sur le même plan que les analyses médicales hippocratico-galéniques, il relègue les unes et les autres dans un passé archaïque et les invalide.

Pourtant, le rejet d'Ovide n'est pas aussi radical et univoque qu'il semble l'être, et c'est bien là que le geste de l'auteur de *De la passion de l'amour* a quelque chose de paradoxal. Car c'est précisément sur cette question des pouvoirs de l'imagination que le médecin anglais marque le plus franc désaccord à l'égard d'Ovide, en même temps qu'il tire directement profit de la conception de l'imagination développée par le poète. Ovide distingue deux types de thérapies pour soigner l'amour : une thérapie par les contraires, allothérapie qui procède d'une inversion de la représentation de la femme aimée, d'une représentation idéalisée à une représentation dégradante ; une thérapie par les semblables, homéothérapie qui repose sur le pouvoir de l'imagination en tant que celle-ci nourrit la passion mais qu'elle peut aussi la guérir⁸ : « la même main vous apportera la blessure et le remède. La terre produit à la fois des herbes salutaires et des herbes nuisibles (*Una*

¹ M. J. F. Médecin Anglois, *De la passion de l'amour, de ses causes & des remèdes qu'il y faut apporter, en la considérant comme maladie*, Paris, Pichard, 1782, p. 72.

² *Ibid.*, p. 69.

³ *Ibid.*, p. 74.

⁴ *Ibid.*, p. 78. Cela correspond aux vers 79-106 des *Remèdes à l'amour* d'Ovide.

⁵ Cela correspond aux vers 135-238 des *Remèdes à l'amour* d'Ovide.

⁶ Cela correspond aux vers 291-358 des *Remèdes à l'amour* d'Ovide.

⁷ J. F., *De la passion de l'amour, op. cit.*, p. 87.

⁸ Sur le traitement par les semblables chez Ovide, voir notamment Dimitri Mézière, « Poétique et thérapeutique dans les *Remedia amoris* d'Ovide : un traitement homéopathique de la passion amoureuse », *Itaca. Quaderns Catalans de Cultura Clàssica*, n° 35-36 (2019-2020), p. 99-116.

manus vobis vulnus opemque feret. / Terra salutare herbas, eademque nocentes)¹ ». Ce second remède, le traitement de l'amour par les semblables, inspire la démarche théorique de J. F., qui fait de l'imagination l'auxiliaire thérapeutique essentiel à la guérison de la passion amoureuse : « [c']est elle qui a fourni le poison, & c'est chez elle qu'on doit trouver l'antidote² ». Mais le médecin anglais emprunte aussi à la thérapie par les contraires, en exploitant le principe mis directement en application par l'auteur des *Remedia amoris*, en vertu duquel *contraria contrariis curantur* : les contraires se soignent par les contraires, principe attribué au pseudo-Hippocrate. Car Ovide, lui aussi, suggère de présenter à l'imagination une image qui la contrarie, pour se guérir d'un amour excessif³. Le problème que pose l'image de la femme aimée apparaît régulièrement dans les *Remèdes d'amour* : cette image entretient le mal parce qu'elle fait apercevoir à l'amant le bonheur qui lui échappe malgré lui ; elle lui rappelle son malheur présent. C'est pourquoi il lui faut fuir à tout prix les représentations où la femme aimée est à son avantage : « [t]u seras triste si tu es seul, et devant tes yeux se dressera l'image de la maîtresse abandonnée ; ce sera comme si elle-même était là (*dominæque relictæ / Ante oculos facies stabit, ut ipsa, tuos*)⁴ », constate Ovide. En conséquence, il exhorte son lecteur à se « [r]eme[ttre] sous les yeux tout le mal qu'elle [lui] a fait (*Et pone ante oculos omnia damna tuos*)⁵ », pour tenter de conjurer l'image positive de l'amante, en la renversant.

Cette imagination thérapeutique, qui consiste à substituer aux images douloureuses de la femme aimée des images qui soient à son désavantage, provient d'un lieu commun exploité autant par la morale que par la médecine de la mélancolie amoureuse : l'imagination de l'amant serait fondamentalement corrompue. Ovide en déduit qu'on peut tirer parti de cette tendance naturelle qu'à l'imagination à se dérégler, en l'entraînant, en quelque sorte, à se dérégler autrement. Ce poncif est hérité de Lucrèce, pour qui l'amour ferme les yeux et fait attribuer à la femme aimée des qualités qu'elle n'a pas⁶. Galien apporte un fondement physiologique à ce constat moral, en imputant la passion à une atteinte du cerveau et de l'âme raisonnable, par le biais d'une altération du pneuma psychique⁷. Dans le sillage de Galien, André Du Laurens, médecin d'Henri IV, attribue la cause de l'amour obsessionnel à un dérangement des esprits animaux. L'amour entre par les yeux et s'insinue dans les veines jusqu'au foie, puis gagne le cœur et, de là, s'attaque à la raison : « tout est perdu pour lors [...], les sens sont esgarez, la raison est troublée, l'imagination depravée, les discours sont fols, le pauvre amoureux ne se represente plus rien que son idole⁸ ». Jacques Ferrand, à son tour, réitère le constat selon lequel les amants « ont l'imagination depravée⁹ » parce qu'ils « ne peuvent sainement juger de la chose aimée¹⁰ ». D'après Donald Beecher et Massimo Ciavolella, la théorie de l'imagination, essentielle pour comprendre la conception classique du désir amoureux, provient d'Aristote, pour qui « la vue est une passion, une modification de l'œil

¹ Ovide, *Remèdes à l'amour*, éd. Henri Bornecque, Paris, les Belles Lettres, 1961, v. 44-45, p. 11.

² J. F., *De la passion de l'amour*, op. cit., p. 100.

³ Voir Ovide, *Remèdes à l'amour*, op. cit., v. 315-340, p. 21-22.

⁴ *Ibid.*, v. 583-584, p. 30.

⁵ *Ibid.*, v. 300, p. 20.

⁶ Voir Lucrèce, *De la nature*, chant IV, v.1058-1170.

⁷ Voir Galien, *On the Doctrines of Hippocrates and Plato [De placitis Hippocratis et Platonis]*, dans *Corpus Medicorum Graecorum*, V 4, 1, 2, éd. Phillip De Lacy, Berlin, Akademie Verlag GmbH, 2005, livres III et IV.

⁸ André Du Laurens, *Discours de la conservation de la vue, des maladies mélancholiques, des catharres et de la vieillesse*, dans *Œuvres*, Rouen, Du Petit-Val, 1621, chap. x, p. 34.

⁹ Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour, ou mélancolie érotique*, éd. D. Beecher et M. Ciavolella, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 212.

¹⁰ *Ibidem*.

lui-même¹ ». L'imagination, en partie héritée de la notion grecque de *phantasia*, produit littéralement une image, une représentation visuelle de l'être aimé, qui se trouve fixée « dans un état qui fait abstraction des perceptions réelles des sens et dont les changements offrent une version exagérée qui préoccupe l'esprit et provoque la maladie² ».

C'est à la fois à partir de ce lieu commun de l'imagination aveuglée et contre lui qu'Ovide conçoit une imagination thérapeutique : pour envisager que l'imagination puisse être guérie par l'imagination, il tire profit de la capacité qu'elle a à illusionner, à tromper l'esprit du sujet. Il s'agit, pour l'individu en proie au mal d'amour, de tromper son jugement par un exercice d'auto-persuasion : « autant que tu le peux, envisage sous leur mauvais jour les qualités de ta maîtresse, et grâce à la limite étroite qui les sépare des défauts, trompe ton jugement (*Iudicium [...] falle tuum*)³ ». Mais c'est précisément parce que le remède proposé par Ovide porte sur le « jugement » qu'il paraît inadéquat au « médecin anglais ». Selon ce dernier, le jugement, faculté de la raison, ne peut pas être trompé volontairement : « [le] conseil qu'Ovide donne de se figurer ce qui n'est point [...] est si étrange, que je ne puis concevoir comment un homme aussi spirituel a pu l'imaginer. C'est une chimère de vouloir qu'un homme feigne une chose, & qu'il la croie véritable⁴ ». Si l'on ne peut pas croire véritable quelque chose qu'on sait faux par ailleurs, c'est parce que la croyance n'est pas le fruit d'une décision, mais relève de la faculté de l'imagination. Or cette dernière ne dépend pas de la volonté, pas plus qu'elle ne dépend de l'entendement. Si l'imagination peut être trompée, elle ne peut l'être qu'à l'insu du sujet.

Sensualisme et mécanisme : un nouveau cadre conceptuel pour penser l'imagination thérapeutique

On pourrait penser que *De la passion de l'amour* offre des traités sur l'amour et des réécritures des *Remedia* une parodie, dont le rejet sans ménagement des arguments ovidiens constitue la première étape. Pourtant, si l'on prend au sérieux ce qui y est dit de l'imagination thérapeutique, on s'aperçoit que J. F. s'appuie, d'abord, sur un traitement par le choc esquissé par Ovide à la fin des *Remedia*. En effet, Ovide semble avoir foi dans l'efficacité d'une imagination thérapeutique, lorsqu'il offre, à la fin des *Remedia*, des maux de Phyllis⁵ un tableau frappant. Par l'hypotypose, le poète met en garde contre les dangers de la solitude en soulignant le désordre physique dans lequel la jeune femme se trouve. D'après Dimitri Mézière, « l'illusion produite par la forme poétique dans l'*exemplum* de Phyllis vise ainsi à émouvoir le patient en suscitant chez lui la crainte⁶ ». Ovide propose ainsi un traitement par les semblables, en aspirant à soigner la douleur amoureuse par le spectacle de la douleur amoureuse.

J. F. s'inspire de cette thérapie par l'exemple saisissant, mais il la développe en se fondant sur les analyses sensualistes de l'amour développées notamment par Condillac, qui lui permet de scientifier, en quelque sorte, le regard porté sur l'imagination thérapeutique, seulement littéraire et poétique chez Ovide. D'après Condillac, la passion est un désir qui domine les autres : « en pareil cas, rien ne [...] peut distraire [l'âme] de cet objet : elle se la rappelle, elle l'imagine ; toutes

¹ Donald Beecher et Massimo Ciavolella, dans Jacques Ferrand, *De la maladie d'amour*, op. cit., p. 57.

² *Ibid.*, p. 59.

³ Ovide, *Remèdes d'amour*, op. cit., v. 326, p. 21.

⁴ J. F., *De la passion de l'amour*, op. cit., p. 87.

⁵ Ovide, *Remèdes d'amour*, op. cit., v. 591-608, p. 30-31.

⁶ Dimitri Mézière, « Poétique et thérapeutique dans les *Remedia amoris* d'Ovide : un traitement homéopathique de la passion amoureuse », op. cit., p. 106.

ses facultés s'en occupent uniquement. Plus par conséquent elle le désire, plus elle s'accoutume à le désirer¹ ». La seule façon de se détourner de la passion, d'après le médecin, est de casser cette accoutumance et, pour ce faire, de modifier la configuration des fibres nerveuses au niveau du cerveau. D'après l'*Encyclopédie*, les passions de l'âme trouvent leur source dans la force de l'imagination ; par conséquent,

ce ne peut être qu'un changement à cet égard qui les guérisse, en tant que les passions sont satisfaites, ou que les objets qui les produisent cessent d'affecter aussi vivement, ou que l'état du cerveau auquel est attachée l'idée dominante qui entretient le desordre est succédé par une nouvelle modification².

C'est ce dernier remède, la création d'une « nouvelle modification » du cerveau, que s'attelle à définir et à décrire l'auteur de *De la passion de l'amour*. Comptant parmi les facultés de l'âme, l'imagination permet de retracer les propriétés sensibles des objets ayant frappé l'âme préalablement, ou de tracer les propriétés sensibles d'objets que l'âme n'a encore jamais vus. Dans le *Traité des sensations* (1754), Condillac la distingue de la mémoire. L'imagination

conserve le nom de *mémoire*, lorsqu'elle ne rappelle les choses, que comme passées ; et elle prend le nom d'*imagination*, lorsqu'elle les retrace avec tant de force, qu'elles paroissent présentes [...] ; l'imagination est la mémoire même, parvenue à toute la vivacité dont elle est susceptible³.

Or cette « vivacité » est fondamentalement ambiguë : elle est susceptible de tromper l'entendement, de l'égarer, en lui faisant prendre pour vrai ce qui est faux et en déterminant l'individu à agir parfois contre son propre intérêt ; mais elle joue par ailleurs un rôle fondamental dans le développement des facultés cognitives du sujet. Parce qu'elle est assez puissante pour rendre *comme présentes* des images absentes, elle peut entretenir le malade dans un délire dont il ne se sort pas, mais elle peut aussi lui permettre d'effacer une image en la substituant à une autre, plus violente : l'image qui semblera à l'esprit la plus présente remplacera spontanément celle qui sera un peu moins vive.

Dans cette perspective, l'imagination est conçue comme une force, au sens mécanique de ce terme : elle instille un mouvement, un ébranlement physique des fibres du cerveau. Si J. F. se présente comme un « physicien⁴ » de la maladie d'amour, par opposition aux poètes et moralistes, ce n'est pas seulement par dérision : c'est aussi parce qu'il pense les effets de la passion en iatromécanicien, envisageant les organes comme un composé de fibres plus ou moins élastiques, les actes vitaux comme le produit d'un jeu de forces mécaniques et les maladies comme le résultat d'un dérèglement de ces mécanismes. En effet, l'ouvrage *De la passion de l'amour* s'inscrit dans le sillage de traités médicaux qui prêtent une attention accrue à l'altération des fibres nerveuses. Dans les décennies précédentes, le rôle dévolu à l'imagination dans le délire amoureux a sensiblement changé. Le statut alloué à l'imagination se médicalise peu à peu, et sert à définir une nouvelle classe de maladies : les maladies mentales. Le fait que l'auteur se présente comme « médecin anglais » peut donner lieu à une interprétation parodique, si l'on considère qu'il est un

¹ Étienne de Condillac, *Traité des sensations*, Paris, Fayard, 1984, 1^{ère} partie, chap. III, p. 38.

² Diderot et D'Alembert (dir.), *Encyclopédie*, PASSION (*Méd. Hyg. Pathol. Thér.*), vol. XII, 1765, p. 150a.

³ Étienne de Condillac, *Traité des sensations*, *op. cit.*, 1^{ère} partie, chap. II, p. 29-30.

⁴ « Les Philosophes moraux & les poètes ont beaucoup écrit sur l'Amour ; mais les Physiiciens n'en ont presque rien dit, & c'est ce qui m'oblige à suppléer à leur silence » (J. F., *De la passion de l'amour*, *op. cit.*, p. 4).

faux savant affectant une posture doctorale. Mais cette lecture, possible, ne doit pas faire oublier les réelles connaissances de l'auteur.

L'école médicale anglaise, dans la continuité de l'empirisme britannique qui a beaucoup contribué à promouvoir l'imagination¹, est en effet pionnière en matière d'analyse et de traitement des troubles mentaux, interprétés comme la conséquence d'une détérioration des structures cérébrales : le mécaniste Thomas Willis, en particulier, s'est illustré au cours des années 1660 par ses travaux sur le rôle du système nerveux dans les pathologies érotiques, comme l'hystérie. La démarche de J. F. ne saurait se comparer avec celle des médecins qui ont traité la folie, car *De la passion de l'amour* n'est pas un traité médical ; mais elle se fait indubitablement l'écho de recherches scientifiques alors en plein essor. En France, au tout début du XIX^e siècle, dans le cadre de la nosologie des maladies de l'esprit causées par des vices de l'imagination, Louis Vitet fera de la « folie par vives passions² » un type de folie à part entière, et une dizaine d'années avant que J. F. ne publie son ouvrage, en 1771, le médecin Théodore de Bienville avait offert au public un traité sur la *Nymphomanie* : pendant du célèbre ouvrage de Tissot sur l'onanisme, il y accordait une place insigne à l'imagination dans le traitement de la malade. Le dernier stade de la pathologie nymphomaniacale est en effet atteint, selon lui, quand « la sensation réelle des plaisirs [est] jointe à ceux dont l'imagination répète sans cesse les diverses images³ ». C'est pourquoi, dans le cas de la passion amoureuse, « [le médecin] doit être intelligent, pour trouver dans [l']imagination une partie des remèdes propres à guérir sa malade. Il n'y a point d'occasion où l'on puisse dire avec vérité, *contraria contrariis curantur*. C'est un point surtout bien important dans la maladie dont il est question ici, car il y en a où elle peut se guérir en se contentant de traiter simplement l'imagination⁴ », puisque l'une des causes majeures de la nymphomanie est l'« imagination fatiguée par des représentations lascives⁵ », qui entraîne, dans les fibres des organes, des « tensions réitérées⁶ ». On notera, au passage, que le traitement par les semblables et le traitement par les contraires, développés par Ovide, sont ici assimilés l'un à l'autre par Bienville : le médecin retient que guérir l'imagination par l'imagination repose sur un traitement par les contraires, dans la mesure où une image forte vient s'opposer et se substituer à une autre image forte. Mais Bienville reste évasif sur la manière de mettre concrètement en œuvre ce remède. Hormis la défense qu'il fait aux jeunes filles de lire des romans à même d'exciter leur imagination lascive⁷, le seul exemple qu'il donne de maniement de l'imagination thérapeutique est celui d'un médecin averti qui, ayant décelé chez une certaine Julie les symptômes d'une nymphomanie avancée, prescrit à ses parents de rappeler Saint-Albin, l'amoureux qu'ils avaient éconduit à cause de sa médiocre fortune : le

¹ Voir Annie Becq, *Genèse de l'esthétique française moderne*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 145 sq.

² Les passions vives en question ont les principes suivants : « haine, colere, jalousie, vif chagrin, amour, crainte, etc. ». Voici comment il définit cette folie : « Erreur de l'imagination sur un ou plusieurs objets ; ordinairement accompagnée de fureur, de hardiesse, de dessein de nuire aux assistans, quelquefois à eux-mêmes ; de pouls concentré, dur et lent ; de vue très-égarée, de mouvemens rapides et violens des muscles du visage, d'agitation presque continuelle du corps, d'insomnie, de constipation, de maigreux » (Louis Vitet, *Médecine expectante*, Lyon, Leroy, t. 5, an IX (1803), p. 165).

³ Jean Baptiste Louis de Thesacq Bienville, *La nymphomanie ou Traité de la fureur utérine* [1771], Paris, Office de librairie, 1886, p. 26-27.

⁴ *Ibid.*, p. 139.

⁵ *Ibid.*, p. 73.

⁶ *Ibidem*.

⁷ Voir Alexandre Wenger, « La lecture hygiénique : formes narratives et épistolarité dans la médecine des Lumières », *Études Épistémè*, n° 13, 2008, p. 108-120. D'après le critique, les prénoms des deux jeunes gens, Julie et Saint-Albin, évoquent ceux des personnages principaux de *La Nouvelle Héloïse*.

médecin espère que le retour de Saint-Albin et la perspective d'un mariage heureux modifieront la configuration des fibres de Julie et la guériront.

À la différence de Bienville, J. F. se livre à la fois à un exposé précis des conditions physiologiques dans lesquelles se cristallise l'obsession amoureuse et à une mise en application concrète de la manière dont l'imagination peut contrarier cette cristallisation, voire la juguler totalement. Renvoyant dos à dos les médecins galénistes, d'une part, et les poètes et moralistes, d'autre part, il se propose de montrer en quoi elle est « l'effet d'un mécanisme¹ » et d'en déduire un remède qui soit véritablement efficace. Selon lui, l'amour, comme toutes les autres passions, est l'effet de sensations internes : « l'exercice d'une passion n'est autre chose que la sensation qu'elle produit, soit dans le cœur, soit dans tel autre viscère² ». Ces sensations trouvent leur siège dans le cerveau. Elles lui sont transmises par le truchement des nerfs : « [d]ès l'instant qu'un objet se présente à quelqu'un de nos sens externes, ils font une impression déterminée sur les vaisseaux des nerfs, qui sont les instruments de ce sens ; impression véritablement mécanique, qui les agite & les meut de telle ou telle manière³ ». La passion trouve donc sa cause dans cette commotion sensible, qui va d'abord des sens au cerveau, puis du cerveau aux sens. Le cœur n'éprouve la sensation propre à l'amour que parce que l'image de l'objet aimé s'est imprimée dans le cerveau, et que les fibres nerveuses ont communiqué cet ébranlement au cœur. Ce mécanisme, qui accorde une place centrale à l'allongement et au relâchement des fibres, suppose que la cause du mal d'amour réside dans l'imagination, et plus exactement dans l'imagination passive. Concept théorisé notamment par Voltaire, après Malebranche, elle désigne la

faculté passive, indépendante de la réflexion, [qui] est la source de nos passions & de nos erreurs. Loin de dépendre de la volonté, elle la détermine, elle nous pousse vers les objets qu'elle peint, ou nous en détourne, selon la manière dont elle les représente. L'image d'un danger inspire la crainte ; celle d'un bien donne des desirs violents⁴.

Or c'est précisément de ce lien passif entre image et passions, entre image et émotions que J. F. entend tirer profit pour soigner les amours malheureuses. En présentant à l'imagination de l'amoureux une image contraire à celle qui flatte sa passion, l'auteur espère « corriger ou ralentir [le] mouvement [des fibres du cerveau]⁵ » : le mouvement fibrillaire occasionné par une passion « efface, obscurcit & diminue l'impression⁶ » faite par une autre. Ce rétablissement de l'équilibre est même particulièrement durable, selon l'auteur, parce que le mouvement imprimé subsiste dans l'âme : « après que le moteur est éloigné du mobile, ce dernier conserve le mouvement qu'il a reçu, & cela à proportion que l'impulsion a été plus forte⁷ ». Or c'est bien à des impulsions particulièrement fortes que pense l'auteur :

Supposons un amant qui, voyant l'objet qu'il chérit, sent toute la violence de la passion qui le domine ; supposons encore qu'étant dans cet état, il survienne un coup de tonnerre, qu'on lui annonce une nouvelle fâcheuse, ou que son ennemi fonde tout-à-coup sur lui l'épée nue à la main, il est certain que chacun de ces objets excitera dans les fibres de son

¹ J. F., *De la passion de l'amour*, op. cit., p. 24.

² *Ibid.*, p. 21-22.

³ *Ibid.*, p. 24.

⁴ Diderot et D'Alembert (dir), *Encyclopédie*, IMAGINATION (*Logiq. Métaphys. Litter.*), vol. VIII, 1765, p. 561b.

⁵ J. F., *De la passion de l'amour*, op. cit., p. 101.

⁶ *Ibidem.*

⁷ *Ibid.*, p. 103-104.

cerveau un mouvement qui troublera ou dissipera celui que leur imprimoit l'objet aimé, & que, ce mouvement se communiquant au cœur par l'entremise des nerfs, la frayeur succédera à l'amour¹.

À la violence de l'image s'ajoute la soudaineté avec laquelle elle doit apparaître dans l'esprit de l'amant : la condition indispensable pour que le remède opère est que « l'objet effrayant [...] frappe tout-à-coup l'imagination dans l'instant même qu'elle est occupée de l'objet qu'on aime² ». Envisageant de modeler un imaginaire-réflexe, le médecin propose ainsi au malade un véritable entraînement de l'esprit : « [e]n réitérant plusieurs fois cet exercice, ces deux idées se lieront de façon qu'il lui sera impossible de penser à l'objet de son amour, que l'autre ne se présente aussitôt à son imagination³ ».

Amour, science et littérature : imagination et identité du sujet

Quoique les affections liées à des pathologies amoureuses se médicalisent et s'affranchissent de considérations morales au XVIII^e siècle, elles empruntent paradoxalement certains concepts à un discours sur l'amour qui, lui, est d'origine morale. À la confluence de la philosophie morale, de la philosophie de l'âme, de l'esthétique et de la médecine, l'imagination est une notion possédant des sens et des usages particulièrement variés : cette sphère d'applications étendue implique une forme de labilité entre les différents champs du savoir. Parce qu'elles se trouvent à la jonction du corps et de l'esprit, les maladies mentales, comme la fureur utérine et la nymphomanie, tirent profit du vaste champ d'application du concept d'*imagination*, qui acquiert un rôle crucial dans la médecine fibrillaire. Ne se limitant pas au domaine de la science, cette notion trouve sa place non seulement dans des discours médicaux, qui traitent des maladies mentales, mais aussi dans des discours qui portent sur la passion amoureuse, en dehors des diagnostics de délire ou de folie.

Arnulphe d'Aumont, docteur en médecine de la Faculté de Valence, rédige ainsi dans l'*Encyclopédie* deux articles qui traitent des dangers suscités par un amour excessif : l'un concerne une véritable pathologie répertoriée en tant que telle dans la littérature médicale depuis l'Antiquité, la « fureur utérine » ; l'autre porte sur un sujet beaucoup plus flou, la « médecine érotique », qui s'applique à « tout ce qui a rapport à l'amour des sexes⁴ » et vise à soigner les diverses conséquences fâcheuses de la passion, dont le délire amoureux. Ce dernier constitue un égarement de l'esprit qui peut survenir dans le cadre de plusieurs maladies altérant le jugement, mais qui ne constitue pas une maladie à proprement parler. Dans chacun de ces articles, d'Aumont distingue les deux grandes classes de remèdes traditionnellement évoqués dans le cadre du traitement thérapeutique des délires, manies ou mélancolies, à savoir les remèdes moraux et les remèdes physiques, et détermine les cas où ils sont inutiles. Dans le cas où la fureur utérine n'est pas liée à un tempérament voluptueux ou à un « engorgement des glandes & des vaisseaux salivaires du vagin », elle possède une cause morale : une forte envie, un désir qui touche non pas les organes vénériens mais le cerveau. Dans ce cas,

il faut éloigner tout ce qui peut échauffer l'imagination de la malade, lui présenter des idées lascives ; ne la laisser aucunement à portée de voir des hommes ; lui fournir la

¹ *Ibid.*, p. 102-103.

² *Ibid.*, p. 106.

³ *Ibid.*, p. 110.

⁴ Diderot et D'Alembert (dir), *Encyclopédie, ÉROTIQUE (Médecine)*, vol. v, 1755, p. 909a.

compagnie de personnes de son sexe, qui ne puissent lui tenir que des propos sages, réservés, qui lui fassent de douces corrections, qui lui rappellent ce qu'elle doit à la religion, à la raison, aux bonnes mœurs, à l'honneur de sa famille¹.

Quant au délire érotique, conséquence de l'amour insensé, il se définit précisément par le peu d'efficacité qu'ont les remèdes moraux sur lui : il est « une sorte de maladie très-dangereuse, surtout lorsqu'elle est portée à un certain degré d'excès où les remèdes moraux, c'est-à-dire la raison, les réflexions, la philosophie, la religion ne sont d'aucun secours, tous autres remèdes étant employés presque à pure perte dans cette affection² ». C'est que, dans le cas de la fureur utérine dont la cause n'est pas physique et dans celui du délire érotique, l'imagination est la source du mal. Aussi les remèdes physiques comme les remèdes moraux sont-ils insuffisants pour guérir la malade. Il existe donc un *continuum* entre le délire amoureux (qui n'est pas forcément pathologique) et la fureur utérine, par le rôle qu'y joue l'imagination. Plus les fibres du cerveau subissent les secousses et les tensions générées par des représentations perturbantes, plus la passion est pathologique, plus elle demande à être prise en charge par un médecin qui soit apte à inverser les effets délétères de l'imagination altérée. Le discours tenu sur l'imagination et la place qui lui est allouée contribue donc à créer une porosité entre discours non médical et discours médical sur les conséquences néfastes qu'a la passion pour le corps et l'esprit.

C'est à cause de cette même porosité que la médecine proposée par l'auteur de *De la passion de l'amour* constitue presque une anti-thérapeutique, dans la mesure où elle est fondée sur une irréductible singularité du traitement. Elle est tellement adaptée au malade qu'il est le seul à pouvoir déterminer sa médication et que le médecin lui-même ne peut pas grand-chose pour lui : « [u]n amant qui veut guérir de sa passion, doit commencer par choisir un objet effrayant ou attendrissant, ou tel autre qu'il sait être le plus analogue à son caractère, & faire le plus d'impression sur lui³ ». Du caractère individuel dépend le traitement. J. F. ne peut donc déterminer que le cadre très général de sa thérapie. Il inverse ainsi le geste d'Ovide, qui, en *poeta-medicus*, prodiguait à son lecteur-patient, dans son poème érotico-didactique, des conseils, sinon universels, du moins étayés sur des types individuels limités⁴, qu'il était censé pouvoir appliquer à son tour. Même le tableau pathétique des malheurs de Phyllis, dont on peut penser qu'il a pour but de susciter un choc par l'imagination, est un exemple mythologique, et non une anecdote personnelle, contrairement à ce que propose J. F.

Au sein de la thérapeutique individuelle qu'il développe, ce dernier se trouve à accorder une place insigne à la lecture et à la réception de la fiction. S'inspirant du *je* poétique d'Ovide, il s'arrête sur son expérience singulière et donne à lire au public le résumé de ce qui constitue, pour lui, un remède particulièrement efficace : le spectacle tragique d'un soldat prussien qui, au début du XVIII^e siècle, aurait choisi d'expié volontairement les crimes qu'il avait commis plus tôt en priant l'un de ses amis de lui couper les mains, les bras, les jambes et les cuisses avec une hache ; le camarade obtempère, martyrise et tue le Prussien, mais se fait surprendre par le commandant qui, pour le punir de ce qu'il croit être un assassinat, le fait pendre. Et le narrateur de conclure que

¹ Diderot et D'Alembert (dir), *Encyclopédie*, FUREUR UTÉRINE (*Médecine*), vol. VII, 1757, p. 380b.

² Diderot et D'Alembert (dir), *Encyclopédie*, ÉROTIQUE (*Médecine*), vol. V, 1755, p. 909b.

³ J. F., *De la passion de l'amour*, *op. cit.*, p. 109.

⁴ Ovide est attentif aux différences individuelles entre les patients : « Puisque les caractères varient à l'infini, nous varierons nos moyens : à mille sortes de maladies mille sortes de remèdes (*Nam quoniam variant animi, variabimus artes ; / Mille mali species, mille salutis erunt*) (Ovide, *Remèdes d'amour*, *op. cit.*, v. 525-526, p. 28). Dans les vers qui suivent, il propose d'adapter le traitement en fonction de la forme que prend la maladie et évoque, pour ce faire, quelques cas représentatifs.

« la mort, quoiqu'atroce, l'étoit moins que beaucoup d'autres dont il est parlé dans l'Histoire. Cependant mon esprit, ou plutôt mon cerveau étoit tellement disposé, qu'elle fit plus d'impression sur moi que les autres¹ ».

Ce récit est une invitation, pour le lecteur du traité, à réfléchir à ce qui le frappe particulièrement, à ce qui l'effraie et à ce qui l'attriste le plus : en ce sens, il éduque le lecteur à pouvoir devenir son propre médecin pour qu'il ne soit pas amené à dire, comme Ovide, « Podalire malade, je me soignais avec mes propres remèdes, et, je l'avoue, j'étais un triste médecin (*medicus turpiter*)² ». Il l'invite à se connaître lui-même pour mieux se soigner, à une époque où, par ailleurs, l'art du médecin se complexifie et s'autonomise de plus en plus : à ce sujet, Jaucourt souligne, à l'article « Médecine » de l'*Encyclopédie* combien « il est difficile d'acquérir le degré de connoissance nécessaire pour exercer la Médecine avec succès³ », et que « chacune des parties de la Médecine est d'une étendue supérieure à la capacité de l'esprit humain ; cependant le parfait médecin devrait les posséder toutes⁴ ». Pseudo-médecin et anti-médecin tout à la fois, J. F. n'apprend pas seulement comment se soigner. Il éduque aussi son lecteur à devenir un véritable sujet, complet et rééquilibré par sa capacité à traiter les contraires par les contraires. D'après Marie-Louise Pellegrin, « le remède, sur le plan de l'imaginaire [...], a toujours un caractère magique », dans la mesure où il est censé « permettre à l'homme de ne jamais rien perdre, mais de toujours se maintenir dans une unité fantasmatique⁵ ». Le remède à l'amour par l'éducation de l'imagination, que présente l'auteur de *De la passion de l'amour*, réalise au moins sur un plan théorique ce rêve de complétude, d'indivisibilité : il permet de reconstituer ou de constituer l'intégrité du sujet sensible, de penser les conditions physiologiques d'une sensibilité individuelle, dans le cadre d'une psychologie alors naissante.

L'anecdote telle qu'elle apparaît dans cet ouvrage est ainsi à rebours des formes qu'elle prend dans les traités médicaux classiques portant sur la passion amoureuse. Chez Du Laurens ou chez Jacques Ferrand, l'anecdote sert à exemplifier la théorie : elle constitue souvent un lieu commun permettant de conforter la doxa sur les ravages de la passion et de l'ériger en savoir. La référence à l'amour d'Antiochus pour Stratonice en est l'exemple paradigmatique⁶. Ici, le récit anecdotique que relate l'auteur sur les mésaventures du Prussien et de son compagnon n'exemplifie pas les conséquences de la passion : il ne l'illustre pas en image, il ne sert pas de caution littéraire à un savoir scientifique ou proto-scientifique, mais il tente de montrer comment on peut se soigner par lui, avec lui. De même que l'auteur propose de soigner l'amour par des images contraires, il offre à son lecteur des images et des récits contraires à ceux auxquels il est habitué : en lui présentant l'inverse de ce à quoi il peut s'attendre, il pique sa curiosité, il déconcerte son esprit, il surprend son imagination et excite sa fantaisie. Il saisit les fibres du lecteur autrement, il leur imprime un autre mouvement et, de ce fait, a toutes les chances de leur communiquer une véritable secousse.

*

¹ J. F., *De la passion de l'amour*, op. cit., p. 113.

² Ovide, *Remèdes à l'amour*, op. cit., v. 313-314, p. 21.

³ Diderot et D'Alembert (dir), *Encyclopédie*, MÉDECINE (*Arts & Sciences*), vol. x, 1765, p. 264b.

⁴ *Ibidem*.

⁵ Marie-Louise Pellegrin, « Imaginaire et symbolique dans la définition du remède », dans *La Philosophie du remède : instruments et philosophie*, Jean-Claude Beaune (dir.), Seyssel, Champ vallon, 1993, p. 50.

⁶ Voir à ce sujet l'article d'Alexandra Gorichon-Herren, dans ce volume.

La démarche de l'auteur de *De la passion de l'amour* n'est pas dépourvue de paradoxes. Il rejette les arguments développés par Ovide, notamment celui qui encourage à se représenter les défauts de son amante, sous prétexte que l'on ne peut contrarier sciemment son imagination ; mais en même temps, tout son traité vise à montrer que le plus efficace des remèdes est celui qui consiste à agir sur elle, à la contrecarrer. Une nuance d'importance mérite toutefois d'être soulignée : il soutient que l'imagination ne peut être modifiée volontairement. Il faut qu'elle le soit malgré elle, malgré l'individu. Ovide et les médecins galénistes avaient doté l'imagination d'une puissance et d'une plasticité particulières ; J. F. lui maintient ces propriétés mais la gratifie en plus d'une autonomie remarquable. Parce que, dans les grandes passions, elle échappe au contrôle des facultés rationnelles, elle est douée d'une passivité contre laquelle le sujet ne peut pas agir directement. Aussi doit-il ruser avec elle et l'obliger à modifier les connexions fibrillaires auxquelles elle est accoutumée et qu'elle est toute disposée à conserver aussi longtemps qu'une image plus forte ne vient l'ébranler.

Cette revalorisation de l'imagination, qui ne saurait se comprendre en dehors des nouveaux cadres, philosophique et physiologique, apportés par le sensualisme et par l'iatro-mécanisme, a des conséquences sur la partition de deux champs disciplinaires et de deux types de discours concurrents en matière de traitement de la passion amoureuse : celui qui relève de la science en général et de la médecine en particulier, d'une part, et celui qui relève de la littérature en général et de la morale en particulier, d'autre part. L'auteur, probablement faux médecin anglais, parce qu'il écrit un traité qui n'est ni médical, ni moral, ni totalement sérieux, ni complètement parodique, pense la thérapie amoureuse contre la littérature, contre la fiction et le récit, et en même temps, il la pense avec elle : il l'envisage autrement, non comme un lieu commun, mais comme un lieu singulier où s'élabore une expérience personnelle, intime et où peut se construire le sujet.

S'il n'est pas poète et s'il définit son projet en opposition à celui des poètes, il se pourrait que le « médecin anglais » croie au moins autant au pouvoir de l'imagination et aux effets spectaculaires de l'image frappante qu'Ovide lui-même¹.

Université Paris Nanterre

¹ Sur l'importance de l'imagination et de l'illusion dans la poétique ovidienne, voir Philip Hardie, *Ovid's Poetics of illusion*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.